

QUEL AVENIR POUR LES JOURNALISTES MUSICAUX ?

LE 5 OCTOBRE 2010 FLORIAN PITTION-ROSSILLON

A l'heure du web, en pleine mutation des industries de la presse et de la musique, le journaliste musical se retrouve au milieu des flux d'infos amateurs. Florian Pittion-Rossillon s'interroge sur la place de l'expertise professionnelle dans la critique musicale.



Retrouvez cet article et bien d'autres sur **OWNImusic**, que nous lançons avec joie ces jours-ci !

La presse écrite souffre, les maisons de disques tangent. Au rythme des annonces de baisse des volumes de vente, s'ajoute la mélopée des inquiétudes sectorielles. Et naturellement, les regards se tournent vers les victimes parmi les plus exposées de ces troubles industriels : les journalistes musicaux. Quelle place pour leur expertise quand celle-ci, diluée dans le flot de la prise de parole des amateurs, voit son impact sur l'image d'un disque considérablement amoindrie ? (On laisse ici de côté un débat bien plus ancien sur les conséquences des critiques sur les ventes).

Dans l'ancien temps, le journaliste musical avait un rôle défini par l'organisation de la vente de disques. Le label ou le distributeur concentrait sur cet interlocuteur les informations B2C relatives à la date de sortie et aux points de vente. Le journaliste signalait la disponibilité du disque au grand public, dans un système où l'information était rare, alors même qu'on achetait des disques sans les avoir écoutés. La possibilité d'annoncer l'existence d'un disque posait donc les fondations de la crédibilité journalistique, étayée par cet accès privilégié à l'information. Le journaliste bénéficiait du prestige « d'en être ». Le sens de son opinion autorisée venait en deuxième lieu.

L'échelle de l'évaluation des avis journalistiques

Dans nos époques troublées, le journaliste n'a plus le monopole de l'information et doit donc son statut à la seule teneur de ses avis. Comment en mesurer la valeur ? Quelle est l'échelle d'évaluation ? Est-ce la somme des mots-clés insérés dans une chronique ? Car on connaît l'obligation qu'ont les pigistes de Télérama d'écrire « **clair-obscur** » ou « **bleus à l'âme** » dans une chronique d'un album de chanson française. On sait la malédiction qui a frappé les **Inrockuptibles** pendant toute la décennie 2000, imposant à ses rédacteurs les termes « bidouilleur de génie » et « sorcier du son » dans toutes les chroniques de musique électronique. Et l'on n'ose évoquer sans frémir la domination brejnevienne du duo « décalé » & « déjanté », impitoyables équarisseurs bordant le moindre demi-feuillet du côté de chez Nova & **Technikart**.

Non, la valeur de la parole du journaliste viendra plutôt de la reconnaissance de son positionnement par le grand public, pour continuer de se détacher du frère ennemi de toujours : le critique amateur, désormais sacralisé par la dictature populaire de « l'avis consommateur ». Il va s'agir de se distinguer, et par le haut. Hardi, guérillero, choisis ton camp : cinq nomenclatures de carrière sont possibles.



Trempant sa plume dans le sang des vierges sacrifiées sur l'autel des mythes antiques, tartinant son érudition sur le clitoris de nos ignorances, ce dernier des braves investit la langue d'une mauvaise foi qui signale les meilleurs.



1. L'ultra-défricheur. Dérivé de l'ancienne posture de l'initié. C'est celui qui continue d'être informé avant tout le monde. Aujourd'hui, il doit pour cela extrémiser la démarche et déclarer adorer écouter des démos de Folk Progressif Tatar pendant l'orgasme, pour rester « preum's ». Le risque : le syndrome de Charles-Edouard, l'érudite relou qui saoult les meufs en soirée avec ses tirades très progressives elles aussi.

2. L'archiviste. Capitalise sur sa culture pour se poser en guide dans la touffeur de la musique moderne. C'est l'opposé de l'ultra-défricheur. Celui-ci la joue conservateur de musée et commissaire d'exposition, dont le jugement se pare de connaissance historique. Le risque : le syndrome de Tron, où quand malgré tous ses efforts on se fait avaler par la machine (les algorithmes de Google en l'occurrence, plus en phase avec les pratiques actuelles de consommation boulimique de la musique).

3. Le troubadour. A déserté le terrain du fond pour celui de l'entertainment. Rendu au rang de conteur, le journaliste légitime ainsi narrer ses versions toutes personnelles de la Grande Geste du Folk Progressif Tatar. Le risque : le syndrome du bouffon (dit aussi de la patricieudelinisation). Réduit à sa caricature, le troubadour fourgue des pitreries qui fond oublier le sujet qui les motive.

4. Le post-journaliste. La valeur de ses avis vient de la charge narcissique qu'ils étalent. Déjà ricanant et satisfait comme un parfait réac, confit dans sa posture ultra-relativiste, il a pour modèle le journaliste de Technikart des années 2000 : chaque article étant un morceau de la grande prose auto-fictionnelle qu'il n'écrira jamais. Le risque : le syndrome de la SNCF, où quand la casquette de contrôleur finance les illusions perdues.

5. L'écrivain. Trempant sa plume dans le sang des vierges sacrifiées sur l'autel des mythes antiques, tartinant son érudition sur le clitoris de nos ignorances, ce dernier des braves investit la langue d'une mauvaise foi qui signale les meilleurs. Des grands anciens (Philippe Manœuvre, Lester Bangs) aux parrains discrets mais tenaces (Marc Zisman, Guido Minisky), en passant par la racaille sardonique (les auteurs des chroniques nihilistes de Vice Magazine), tous manient le beau geste. Le subjectif est leur destrier, le rire est leur épée, le style est la cape dont ils se drapent en piétinant les cadavres de médiocres.

Prescripteur de rien

Bon, est-ce que donner un sens veut dire devenir prescripteur ? Qu'est-ce qu'être

prescripteur ? C'est avoir une fonction précise dans un process global visant à déclencher l'acte d'achat. Or un journaliste doit avoir un rôle (cf nomenclature ci-dessus), mais pas une fonction de catalogue parlant (bonjour tristesse). Un journaliste musical idéal aurait à se réjouir de n'être prescripteur de rien. Laissons aux algorithmes le soin de la prescription, et à l'humanité celui d'enjoliver l'aléatoire. Comme dit Jeff Bezos, PDG fondateur d'Amazon :



Content won't be made by machines



Article également publié sur [Culture DJ](#), un blog qui envoie la purée

Crédits photos CC Flickr par [Mike Rohde](#), [sunside](#)

NICOLAS

le 27 février 2011 - 16:20 • [SIGNALER UN ABUS](#) - [PERMALINK](#)



Merci pour cet article très intéressant ! Voulant moi-même devenir journaliste musical, je m'aperçois de plus en plus que c'est loin d'être un métier facile.... mais plus je m'en rend compte, plus j'ai envie de le faire !!

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

[LUI RÉPONDRE](#)

COMPUTER REPAIR MIAMI

le 11 novembre 2011 - 1:10 • [SIGNALER UN ABUS](#) - [PERMALINK](#)



I really like that. You touched my heart!

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

[LUI RÉPONDRE](#)

1 ping

Être journaliste musical ? « - Route de nuit - le 28 octobre 2010 - 0:01

[...] (Cette photo est une capture d'écran de l'article très intéressant d'Owni, consultable [ici](#).) [...]